

MEMOIRE

SUR

LA QUESTION POLONAISE,

ADRESSÉ

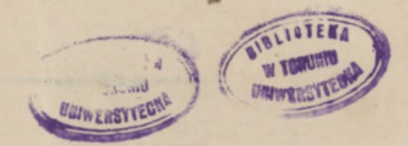
A la Nation Britannique,

PAR

LE GENERAL L. MIEROSLAWSKI.

LONDRES.

1855.


BIBLIOTEKA
W TORUNIU
UNIWERSYTECKA

ERRATA.

Page	ligne	*Au lieu de :*	*Lisez :*
Page 3	ligne 32	quelles que	quelque
— 5	— 25	pourrisent	nourrissent
— 7	— 25	les magasins	ses magasins
— 8	— 38	préremptoirement	péremptoirement
— 8	— 38	armées Russes et Polonaise	armées Russe et Polonaise
— 9	— 38	tout anglais	tout Anglais
— 11	— 3	l'*agamemnonat*	l'*Agamemnonat*
— 11	— 38	la coignée	la cognée
— 13	— 47	vengeur	Vengeur
— 14	— 6	Lusans	Lusaciens
— 14	— 13	heure suprême ;	heure suprême.
— 14	— 16	aux glaces du Danube	aux Slaves du Danube
— 14	— 23	stratégie concourante	stratégie contournante
— 15	— 18	imagination, radoterie	imagination, radoteuse
— 15	— 35	leurs ennemis	leur ennemi
— 16	— 17	les deux états	ces deux états
— 16	— 39	résistance en Crimée	résistance des Russes en Crimée
— 17	— 10	la Russie sans passer	la Russie, sans passer
— 17	— 36	chercheraient certainement	chercheraient vainement
— 18	— 30	Pierre l'hermite	Pierre l'Hermite
— 20	— 41	Suprême Champ de bataille	suprême champ de bataille
— 21	— 39	son épée	son Épée
— 22	— 37	sensations	tentations
— 23	— 32	Coalisés, accomodants	Coalisés accomodants
— 23	— 33	pour nous délivrer	pour vous délivrer

MÉMOIRE

SUR

LA QUESTION POLONAISE.

Tous les mécomptes de la Guerre actuelle contre la Russie, proviennent d'une seule erreur fondamentale, et vos désappointements militaires grandiront fatalement jusqu'à votre ruine et jusqu'à celle de vos coalisés, si vous ne changez pas, dès cette année, toute votre base politique et morale d'opérations.

En entreprenant la guerre contre une puissance sérieuse, le premier soin à prendre, est de bien sonder son tempérament ; le second, est de faire choix d'armes analogues à cette nature ennemie. Puis, selon qu'on se sent apte et decidé à employer toutes ces armes ou non, on entreprend la guerre ou on l'évite ; car les erreurs primitives de jugement ne peuvent plus se redresser dans le courant des opérations qu'à des prix exorbitants. C'est le cas de la guerre actuellement engagée contre la Russie.

Avant de prendre les armes, l'on semble avoir fermé à dessein les yeux sur la nature réelle de cet empire. L'on s'est fait une Russie de convention, pour n'avoir à l'attaquer que sur ses points invulnérables, et avec des armes qui, quelles que variées et formidables qu'elles parussent, se sont trouvées, au grand étonnement des hommes d'Etat et des généraux les plus consommés de l'Europe, complètement impuissantes. Aussi, sans prétendre justifier toutes les fautes stratégiques qui ont pu être commises dans la campagne précédente, pensons nous que la plupart d'entr'elles étaient inévitables, et que les plus hardis génies militaires n'auraient pu que compromettre leur réputation sur le terrain auquel la guerre a été circonscrite par la diplomatie. La stratégie de terre et de mer ne peut se mouvoir que dans les limites qui lui ont été posées d'avance par la politique de la guerre ; et lorsque ces limites sont un champ-clos choisi au profit exclusif de l'une des deux parties belligérantes, nulle adresse de commandement, nulle bravoure de soldat, nulle supériorité d'organisation et de gymnastique, ne saurait compenser pour la partie adverse, l'incurable désavantage de sa position.

Il y a donc à notre avis injustice cruelle à faire peser sur les vail-

lants chefs des escadres et de l'armée anglaise, la responsabilité de leur sacrifice. On les a envoyés, comme Bellérophon, combattre la Chimère, mais sans cheval ailé, et avec la restriction de ne couper au monstre que deux ongles. Nelson à la place de Sir Charles Napier, Wellington chargé de la besogne de Lord Raglan, auraient peut-être tué quelques centaines de Russes de plus et perdu quelque dixaines d'Anglais de moins; admettons que l'un eût joué plus hardiment des vaisseaux qui coûtent des millions contre des pierres qui ne coûtent que de la sueur d'esclaves, et que l'autre eût mis le siège devant le nord de Sébastopol au lieu d'en aller chercher le sud ; n'aurait-il pas fallu que le vainqueur de Trafalgar se retirât avec une poignée de cailloux pour trophée devant les glaces de la Baltique, et que le vainqueur de Waterloo quittât les décombres de Sébastopol pour aller chercher ailleurs la véritable Russie? Pas plus que Napier et Raglan, Nelson et Wellington n'auraient fait capituler le Tsar en attaquant ses extrémités mortes, et en laissant intactes, sous la sauvegarde de la diplomatie, toutes ses fonctions vitales. Les justiciables de la commission d'enquête ne sont donc pas dans vos infatigables chantiers, sur vos invincibles navires, ni dans vos héroïques bataillons ; mais au foyer inaccessible de la vieille politique qui leur a imposé pour champ-clos, deux cimetières sans issue. Ce sont les traités de 1815 qu'il faut appeler à la barre du Parlement ; point les braves officiers qui se font tuer pour ne pas les enfreindre.

Quoiqu'il résulte de vos enquêtes, vous n'en êtes pas moins réduits aujourd'hui à l'alternative d'une trève qui après avoir ruiné et humilié l'Occident, n'aura absolument rien résolu et laissera la Russie toute entière debout, plus insolente et plus dangereuse que jamais, ou d'une campagne nouvelle dont il faut changer sans délai tous les instruments et toutes les directions, sous peine de désastres irréparables. L'on n'est donc pas dispensé d'apprendre aujourd'hui, tout ce que l'on n'a pas voulu se donner la peine de savoir sur le compte de la Russie avant de s'attaquer à sa puissance mystérieuse. Tout comme avant deux années d'efforts immenses et inutiles ; tout comme si l'Angleterre n'y avait pas déjà dépensé un milliard et son unique armée européenne, il faut que vous commenciez par vous demander "qu'est-ce que la Russie, et en quoi a consisté jusqu'à cette heure, son invincibilité ?" Or, il n'y a que les Polonais qui puissent vous le dire ; car eux seuls ont pénétré et séjourné sans perdre leur identité, au fond de cet enfer, pour l'enseignement et la rédemption de l'humanité.

La Russie n'est ni une nation comme la Pologne, ni un état conventionnel comme la Prusse, ni une vieille agrégation dynastique comme l'Autriche, ni une puissance coloniale comme l'Angleterre, ni une association volontaire comme l'Amérique, ni une centralisation compacte et achevée comme la France. C'est une colossale machine d'absorption, destinée à s'assimiler toutes les nationalités slaves, pour s'en faire au déclin des races occidentales, un moyen de débordement sur l'Europe et le monde entier. C'est donc une puissance continentale avant tout ; et si elle cherche déjà à se faire jour sur la Mer Noire et sur la Mer

Baltique, c'est prématurément, par impatience d'écolier, et seulement avec l'excédant de ses forces et de ses ressources organiques. Ses gigantesques mais parasites constructions navales n'ont encore aucun vrai caractère maritime, et ne pourront prétendre à ce caractère, que du jour où maîtres par leurs armées de terre ou leur suzeraineté politique de tout le littoral des Mers Noire et Baltique, les Tsars disposeront des marins grecs et scandinaves. Mais ces deux buts prématurés de sa convoitise, c'est par terre, jamais par mer, que la Russie les atteindra, ne fussent-ils, comme le Bosphore, éloignés que de quarante huit heures de son bras. Jusque là, le Tsar peut posséder des brûlots, des pontons, des batteries amphibies, un pont flottant entre le cap Chersonèse et la Corne d'or, pour seconder les opérations d'une armée qui aurait déjà franchi les Balcans, un autre pont flottant pour suivre les mouvements d'une armée qui arriverait révendiquer la succession du Danemarck pour les Holstein-Gottorp ; mais d'escadres, de marine qui mérite l'honneur que lui font vos inquiétudes, il n'en a pas l'ombre. Si vous voulez l'empêcher d'en avoir jamais une, ce ne sont pas ses pontons, et les batteries derrière lesquelles il les cache, annexes insignifiantes de son ambition continentale, qu'il y a urgence de détruire ; mais bien l'immense laboratoire de ces armées continentales elles-mêmes, qui demain lui rendront et quatre fois ce que vous lui aurez brûlé aujourd'hui, et les clefs des deux souricières dans lesquelles les appâts de Sébastopol et de Kronstadt vous attirent. Où donc gît ce laboratoire du présent et de l'avenir de la Russie? Sous quel sol s'enfoncent, se ramifient et se pourrissent les racines invisibles de cette végétation incommensurable, dont vous n'apercevez et ne taillez que les épines superflues ? En Pologne, nulle part ailleurs.

C'est en effet par la possession de ce pays, nullement par ses débouchés sur deux grands lacs bien mieux fermés contre elle que contre vous, que la Russie fonctionne comme puissance envahissante, en se moquant du monde entier. La Pologne, région incomparablement la mieux peuplée et la plus productive de cet empire, lui fournit ses trois éléments essentiels de croissance et de domination :

1° Géographiquement. C'est par la possession de cet isthme étendu de la Mer Noire à la Mer Baltique, rattachant la presqu'île européenne au continent asiatique, que la Russie est devenue tout-à-coup non seulement puissance européenne, mais la seule puissance envahissante de l'Europe. Ce n'est qu'en raison de cette possession, que la Mer Baltique et la Mer Noire tenues toutes les deux au bout des fleuves qui descendent de l'arête polonaise, sont devenues des lacs russes. Puis c'est à l'aide de ce coin immense, que plongeant jusqu'aux entrailles de l'Occident, isolant, surveillant, sequestrant, désarmant sans se fâcher, tous ses voisins, la Russie a rendu toute coalition contre elle inefficace, illusoire, sinon impossible ; tandis qu'elle même se trouve, sans se déranger, à la tête d'une coalition permanente et indissoluble contre la civilisation. Grâce à cette place d'armes saillante, et tandis que le reste de l'Europe ne peut prendre contre la

Russie la moindre précaution de vigilance sans bouleverser tous les traités, sans s'assurer préalablement le concours du dernier principicule de la Thuringe, sans mettre sur pied toutes ses armées et risquer tous ses trésors, le tout pour aboutir peut-être à une confession d'impuissance, la Russie seule et muette, sans déclarer la guerre à un moucheron, se trouve logée pacifiquement avec tout ce qu'il lui plaît de baïonnettes et de canons, aux portes de Vienne et de Berlin. Par leur seule présence sur la Prosna, la Basse et la Haute-Vistule, à ce sommet occidental de leur empire, les camps de parade du Tsar coupent la Prusse en trois tronçons, l'Autriche en deux, sans cesse prêts à finir en cinq jours, au cœur même de l'Allemagne, une guerre que la coalition aura été chercher pendant deux ans dans la baie d'Archangel, à Anapa et au Kamtschatka. C'est enfin par l'accaparement de ces quatre cinquièmes de la Pologne, qu'assise à cheval entre l'Europe et l'Asie, la Russie tient l'une et l'autre couchées sous la fatigue, sous l'inquiétude de ses mensonges, inaccessible dans ses profondeurs, conquérante sans avoir besoin de remuer, écrasante dès qu'elle s'agite, mais bien plus écrasante encore quand elle ne bouge pas.

2° Économiquement. Les cinq démembrements de la Pologne, de 1772 à 1832, ont ajouté à l'Empire des Tsars 15 Gouvernements, présentant une superficie totale de 11,292 milles géographiques carrés et une population de 16,000,000 d'habitants, ce qui fait une densité moyenne de 1,500 habitants par mille géographique carré. Or sauf une dizaine de grandes villes avec leur rayon immédiat, toutes les autres régions européennes de l'empire n'offrant que 300 habitants sur le même espace, il est évident que ces quinze gouvernements occidentaux représentent dans l'économie de la Russie une puissance d'action et de production, quintuple par rapport au reste. Et comme d'ailleurs une politique implacable commande au Tsar d'autant épuiser ces quinze gouvernements (de Courlande, Witepsk, Mohylew, Minsk, Wilna, Grodno, Wolhynie, Podolie, Kiiew, cercle de Bialystok, Augustow, Lublin, Mazovie, Kalisz, et Kielce) que de ménager la lente et pénible croissance de la vraie Russie, c'est bien en définitive la Pologne, qui porte et traîne les plus lourds fardeaux de l'empire. Surtout, depuis ce que la diplomatie appelle avec satisfaction l'Assimilation du Royaume de Pologne, c'est à dire depuis que par la suppression de toutes limites intérieures, les vaisseaux de séparation et de circulation se sont rompus pour la tyrannie tsarienne dans tout son empire, ces quinze provinces polonaises souffrent, travaillent, produisent et pensent pour les quarante autres, qui ne sont que ou des déserts en perpétuel essai de colonisation, ou des excroissances dévorantes.

En dehors des conquêtes barbares, ces sortes d'absorptions se sont fréquemment reproduites entre peuples voisins, sans dommage définitif pour l'humanité ; mais c'étaient généralement de plus civilisés, de plus intelligents et de plus vaillants qui en anoblissaient pour ainsi dire de moralement et économiquement inférieurs, en les admettant dans leur cité. La dégradante et stérile domination des Tsars sur la Pologne ne

peut se prévaloir d'aucun titre pareil. Accomplie, non pas même par la supériorité des armes, ce qui serait du moins un prétexte de résignation pour les Polonais, mais par la complicité diplomatique des deux grandes puissances allemandes, cette prétendue conquête n'est pas un procès jugé en histoire, et la priorité polonaise reste intacte aussi bien dans l'opinion des oppresseurs, que dans celle des opprimés. Les vaincus en apparence, se trouvant en tout, excepté en nombre, supérieurs à leurs honteux vainqueurs, l'assimilation transforme, rajeunit, vivifie ceux-ci, sans pouvoir affaiblir ceux-là. Il en résulte seulement qu'à la place de la puissance bienfaisante et pacifique qui durant quatre siècles a protégé et garanti le laboratoire de toutes les nationalités européennes contre les submersions du Nord et de l'Orient, l'Europe hésitante et stupéfaite voit s'installer un effroyable laboratoire militaire ; un camp permanent de Barbares, mais de Barbares à la fois disciplinés et endurants comme des Russes, braves et intelligents comme des Polonais, aguerris aux défaites comme aux victoires, pourvus de tous les instruments et de tous les secrets de la civilisation, pour détruire la civilisation. Or ce ne sont ni les marécageuses solitudes de Bothnie, de Finlande, d'Archangel, de la Caspienne et de la Tartarie européenne, ni les goîtres parasites de Pétersbourg, de Kronstadt et de Sébastopol, qui fournissent aux Tsars ces formidables éléments de domination et de menace perpétuelle ; ce sont ou le bassin Moscovite du Wolga, ou les pleins et fertiles gouvernements de l'Ouest, tous arrachés à la Pologne. N'est-ce pas avec les céréales de ces provinces que se solde tout le luxe de l'empire en temps de paix, et que se garnissent les magasins en temps de guerre? N'est-ce pas avec leurs chevaux que le Tsar improvise et monte son innombrable cavalerie, avec leur bétail et leurs cuirs qu'il nourrit et équipe ses soldats? Où prend-il les bois, le chanvre, le goudron de ses escadres? — dans la Pologne du Nord-Est. Où prend-il ses escadrons réguliers? — dans la Pologne du Sud. De quelle laine vêtit-il, de quel fer arme-t-il ses bataillons ?—des laines de la Basse, du fer de la Haute Vistule. Mais c'est surtout de la population serrée, intrépide et insouciante des campagnes polonaises, qu'il est friand pour en emplir à volonté les cadres toujours béants de ses armées ; car tandis qu'il ne pourrait prélever un contigent régulier et suffisant sur la population clairsemée de la Grande Russie, sans en achever le dépeuplement, ruiner les domaines de la couronne et exaspérer les Seigneurs dont les Serfs recrutables font toute la richesse, il n'a qu'à étendre le bras vers l'Ouest, pour y trouver cinq fois plus vite, cinq fois davantage de tout ce qu'il lui faut, avec la conscience de ne ruiner que des rebelles, la certitude de charmer tout le reste de son empire, et la haute approbation des états voisins.

L'on conçoit maintenant par quel facile prodige ces armées Russes qui encore après la conquête des provinces polonaises, mais jusqu'à leur *assimilation*, n'offraient jamais que de grands cadres vides et délabrés, sont parvenues depuis une quinzaine d'années à un effectif très réel et parfaitement solide de 700,000 hommes, dont 500 mille en activité permanente et 200,000 en réserve.

En dehors de cette force, toujours prête à se mettre en campagne, la Russie possède une autre armée destinée au service intérieur, au nombre de 315,000 hommes ; puis enfin une armée irrégulière de 126,000 cosaques, pour la garde de ses immenses frontières et la guerre d'escarmouches. L'élément polonais se trouve ramassé tout entier dans la grande armée active : exclu en outre, des corps de la Garde et des Grenadiers, cet élément forme nécessairement la majorité des six corps d'infanterie, des six divisions de cavalerie légère, et des trois corps de cavalerie de réserve, dont se compose le reste de ces 700,000 hommes. En effet les quatre ou cinq septièmes de ces troupes, servant quinze ans en activité et dix ans en réserve, sont originaires des quinze gouvernements polonais de l'Empire. Particulièrement dans les quinze divisions de la cavalerie de réserve, sauf les grades supérieurs, l'uniforme et le drapeau, tout est polonais. C'est en quelque sorte la Pologne méridionale toute entière, asservie et colonisée militairement pour le service *régulier* du tsar, comme les populations cosaques d'au-delà du Dnieper le sont pour son service *irrégulier*. Dans les armes spéciales du Génie, du Quartier-Maîtrât et de l'Artillerie, c'est encore l'intelligence et l'instruction, sinon la quantité des Polonais, qui prévalent. Enfin les deux tiers de la cavalerie attachée aux six corps d'infanterie de ligne et quatre de ces six corps eux-mêmes, sont presqu'entièrement recrutés dans les provinces polonaises. Faisons la preuve de cette évaluation par un calcul plus général et qui ne peut être sujet à aucune contestation.

L'on sait que la somme des recrutements successifs qui ont formé l'armée actuelle, ont prélevé 3 soldats sur cent habitans ; ce qui a dû enlever aux provinces polonaises, peuplées de 16,000,000 d'habitans, un total de 480,000 recrues. En en supposant 30,000 employés au service de l'artillerie de place et de marine, puis 150,000 tués, morts de maladie ou invalides, cela fait toujours environ 300,000 polonais amoncelés dans la grande armée active, car nous savons que cet élément ne participe ni au service *intérieur*, ni au service *irrégulier*. Si l'on ajoute à ce calcul la supériorité de civilisation, d'activité et de moralité qui distingue les populations occidentales de l'empire ; si l'on tient compte surtout de la promptitude avec laquelle tout paysan polonais devient soldat d'élite, tandis qu'il faut appliquer dix années d'exercice automatique aux brutes du Wolga, pour en tirer parti (différence préremptoirement constatée par les deux armées Russes et Polonaise de 1830), l'on conviendra qu'il n'y a point exagération à affirmer que c'est la Pologne qui constitue le nerf des forces du Tsar, et que seule elle lui donne à l'heure qu'il est, les moyens et l'audace de braver l'Europe coalisée.

En rapportant à ce laboratoire continental, à ce réservoir générateur, toutes les autres fonctions militantes de l'Empire russe, l'on se convaincra de ce que nous avons déjà dit au sujet de sa fausse et excentrique ambition maritime. Le peu de vrai (mais d'accessoire) qu'il y a dans la gigantesque pontonnerie flottante de Sébastopol, de Nikolaïew

et de Kronstadt, n'est point d'une autre nature que le matériel roulant de la grande armée active, et tire toutes ses ressources des mêmes forêts, des mêmes mines, des mêmes régions, des mêmes populations, des mêmes arsenaux. C'est de l'artillerie embarquée au lieu d'être attelée ; ce sont des blockhaus manœuvrés à la rame, à la voile et à la vapeur, des canonniers travaillants aux galères, le tout à frais immenses et vingt ans trop tôt ; mais ce n'est pas une marine. Aussi vous voyez qu'en ingénieurs déguisés qu'ils sont, au moment de se servir de leurs prétendues escadres, les amiraux russes s'en défont sans plus de façon ni plus de regrets que des ponts jetés par Gortschakow sur le Danube, ou des faubourgs qui gêneraient la défense d'une place. En abordant enfin leurs trois-ponts de 120 canons, vous avez découvert que ce ne sont que des blocs d'estacade ; mais il vous a fallu y toucher, pour y croire.

C'est qu'au fond les amiraux Russes ne sont pas si présomptueux qu'ils en ont l'air. Ils savent fort bien que les Tsars ne pourront pas sérieusement porter leur ambition sur les rives turques de la mer Noire et sur les rives scandinaves de la mer Baltique, avant d'avoir incontestablement assis leur autocratie au centre de l'Europe continentale, à l'aide de ce coin irrésistible qui, sous le nom de Royaume de Pologne, fend l'Allemagne en cinq et sollicite tous les Slaves de la Prusse, de l'Autriche et de la Turquie à former un seul empire confinant à l'Adriatique et aux îles de la Poméranie. Mais cette domination continentale lui étant une fois garantie par la complicité de la Prusse et de l'Autriche dans le partage de la Pologne, le Tsar pourra sans risque menacer perpétuellement Constantinople et le Sund, toutes les apparences de la fortune militaire fussent-elles contre lui, Sébastopol et Kronstadt devinssent-ils des succursales de Cherbourg et de Gibraltar, et les Mer Noire et Baltique, deux lacs anglo-français. Tant que les Tsars resteront maîtres de l'isthme générateur qui joint ces deux mers, nul dommage maritime ou côtier éprouvé par eux aux extrémités fabuleuses de leur empire, ne pourra arrêter d'une année l'accroissement de leur puissance fondamentale. C'est une maxime d'état que tout citoyen des pays d'Occident devrait apprendre par cœur à ses enfants, et que vous devriez faire graver en lettres ineffaçables au fronton de tous vos palais d'ambassade, sur la proue de vos moindres barques et à l'entrée de tous vos arsenaux. Tant que la connaissance de cette vérité élémentaire ne sera pas obligatoire dès l'âge de raison pour tout anglais, vous passerez le dernier siècle de votre histoire nationale entre des commissions d'enquête contre vos plus vaillants chefs d'escadre et d'armée, et des trêves dont vous paierez tous les frais. Pendant ces trêves, le tsar relèvera ses batteries, reconstruira ses pontons, jusqu'à ce que la moindre complication survenant dans vos arrangements de vigilance avec les autres états, il se sente en mesure d'accomplir par terre, tout ce que vous croirez lui avoir interdit par mer. Ainsi, toute sa fantasmagorie maritime, en apparence si frivole et si ruineuse, a atteint son but, dès qu'elle a pu vous donner le change pendant deux années, et

user votre ardeur belliqueuse contre des paravents, avant que vous ayez pu découvrir le véritable foyer de son offensive. Et lorsqu'à force d'obstination, d'argent, d'hommes sacrifiés, d'enthousiasme éteint dans l'onde et le sang, vous aurez abattu ces paravents, derrière, vous trouverez l'empire russe mieux portant qu'au jour de l'arrivée de Mentschykoff à Constantinople, et son tsar jeune et debout, à la place du tsar vieux et mourant. Alors vainqueurs, vous ferez une paix qui vous donnera la Mer Noire pour deux ans, mais qui donnera l'Europe au vaincu pour deux siècles.

Que si au contraire, tout en gardant la Mer Noire, puisque vous y êtes, et la Mer Baltique pendant que vous le pourrez, vous n'en continuez pas moins de chercher le cœur de votre ennemi en Pologne, avec la pointe de nos baïonnettes, tous vos morts d'Inkermann et de Balaclava ressusciteront au bras des nôtres; toutes vos erreurs passeront aux frais du Tsar; chaque trou fait à vos vaisseaux par les boulets de Sébastopol sera bouché avec un pan de sa pourpre, et tout ce que vous lui demandez vainement depuis deux ans, vous l'obtiendrez par dessus le marché de ce que vous ne lui demandiez pas. En effet, gâtez-lui seulement un peu sa Pologne; désorganisez ses armées, ses arsenaux, sa hiérarchie, ses plans de résistance, ses espérances de retour offensif, en provoquant la défection des 300,000 Polonais qui portent et meuvent tout cela, et vous verrez s'il s'amusera encore à vous disputer la Crimée et la Finlande! Que ces 300,000 Polonais apprennent que leur vieux drapeau qu'ils croyaient brûlé aux feux de la bataille de Varsovie, vient d'être retrouvé sur les grèves baltiques pour guider vos avant-gardes, et vous verrez ce qu'il restera sous le drapeau du Tsar, des 100,000 hommes qui gardent la Crimée, des 70,000 qui gardent la Caucasie, des 60,000 qui défendent la Bessarabie, des 100,000 qui veillent aux côtes baltiques, des 250,000 qui menacent l'Allemagne? Concevez-vous maintenant, ce que la Pologne pèse dans les fonctions et dans les destinées économiques de la Russie? Or ce n'est pas tout, car:

3° Politiquement. La Pologne donne à l'empire des Tsars tous ses titres et tous ses moyens de suzeraineté internationale et ethnographique. Et d'abord, personne n'ignore que c'est par le partage de la Pologne avec les deux grands états de l'Allemagne, que le cabinet de St.-Pétersbourg a enchaîné l'Europe centrale à sa fortune, lié les mains à l'Allemagne entière et acquis dans tous les congrès du continent une prépondérance tellement inébranlable, que la Pologne restant démembrée, nulle coalition sincère et durable contre les Tsars n'est plus possible. En effet, d'après les funestes préjugés qui dans la franc-maçonnerie diplomatique de l'Europe ont survécu à la violation continuelle des traités de Vienne par les bénificiaires de ces traités eux-mêmes, l'on ne pourrait toucher au butin polonais des Tsars, c'est-à-dire commencer une guerre sérieuse contre la Russie, que par procuration donnée aux deux autres démembreurs de la Pologne. Pourquoi ne pas dire tout de suite, avec le consentement de la Russie elle-même?

Aussi bien, tant que les puissances allemandes feront de la conservation de leurs lambeaux de Pologne, le pivot de ce qu'elles appellent l'équilibre européen, cet équilibre ne sera jamais autre chose que l'*agamemnonat* progressif, perpétuel et garanti du principal actionnaire du partage polonais; car se sentant frappées elles-mêmes les premières dans toute attaque dirigée contre leur complice suprême, elles considéreront toute proposition d'alliance avec les états innocents de ce forfait, comme une insolente proposition de repentir et de suicide. Et si, par vertige, hypocrisie ou faux calcul, l'une d'elles ou toutes les deux succombaient un instant à la tentation de lever la main sur leur suzerain de partage, leurs nouveaux alliés ne pourraient compter sur leur concours, que jusqu'à l'épreuve du moindre revers; car alors, bâties qu'elles sont de pièces et de morceaux, exposées les premières au courroux léonin de la Russie, menacées de destruction, ou tout au moins d'irréparables calamités avant que la France et l'Angleterre puissent leur porter un secours efficace, où chercheraient-elles leur salut? Evidemment dans un brusque retour à leur dur mais habituel vasselage oriental et dans un redoublement de fureurs serviles contre l'Occident. Ce revirement, déjà si complétement expérimenté en 1813, leur serait alors d'autant plus inévitable, que, toujours grâce à cet infernal partage de la Pologne, la Russie se trouve sans cesse à leur égard dans une position qui lui rend le pardon aussi facile et profitable que le châtiment. Donc la Pologne restant démembrée, comment des hommes d'état, doués de quelque bon sens et de quelque mémoire, peuvent-ils offrir sérieusement aux cabinets de Vienne et de Berlin, l'alliance franco-anglaise en échange du protectorat tsarien? Comment aussi, ont-ils pu s'imaginer que les états Scandinaves placés sous les griffes même de l'ours Polaire, oseront déclarer leurs vraies terreurs et leurs vraies sympathies, avant que le désarmement complet et incurable de cette bête vindicative par la séparation de la Pologne, leur ait garanti à tout jamais l'impunité de leur franchise? Comment admettre que tous les oncles, neveux, grands oncles, petits neveux, cousins, gendres, beaux pères, ascendants, descendants et collatéraux Tsariens, qui depuis un siècle greffent si laborieusement les tremblantes dynasties germaniques à l'arbre des Romanoff-Holstein-Gottorp, en concurrence de ceux de Hapsbourg-Lorraine et de Hohenzollern-Brandebourg, abandonneront leur tronc d'appui et de salut pour une politesse passagère, avant que ce tronc soit irréparablement tombé sous la coignée? Comment espérer enfin que la Pologne elle-même, s'avisera de bouger sous le regard ironique de ses oppresseurs, lorsque les puissances même qui ont si bruyamment déclaré la guerre à la Russie, lui font cette guerre comme la faisait Louis XII au Pape Jules II, *en distinguant le sacré du profane*; que la malheureuse se fiera à des coups de canon, tirés peut-être déjà pour célébrer la signature d'une paix qui serait pour elle l'éternelle paix des tombeaux?

Et ce n'est pas encore tout ce que cette possession du St.-Sépulcre de la Chrétienneté moderne, donne de sécurité impie à son suprême

possesseur. A côté, et sous le masque de la politique usée des congrès, il y a la politique bien autrement sérieuse et éternellement jeune des races et des nationalités ; à côté et sous le masque de la politique officielle, mécanique, manufacturée, qu'il faut remonter tous les ans à grand renfort de leviers et de poulies, la politique organique et naturelle, le *perpetuum mobile* des saisons humanitaires ; à côté et malgré l'équilibre de l'immobilité diplomatique, l'équilibre de la sève des races qui monte et du sang des nations qui circule — Vous croyez peut-être que patenté par le congrès de Vienne comme bénéficiaire principal de la première de ces deux politiques, de la première de ces deux sortes d'équilibre, le cabinet de St.-Pétersbourg s'abstiendra de bénéficier sur la seconde ? Interdiction déraisonnable ; car à quoi lui servirait de tenir dans ses mains la seule nationalité complètement dégagée du chaos slavique, la seule qui ait conscience de son identité, si, par elle, il ne devait se soumettre la destinée des éléments moins consistants et moins saisissables de cette race ? La Pologne lui est donc au moins aussi indispensable en politique ethnologique, qu'en politique diplomatique.

Les quinze à seize millions de Polonais que la Russie est en train de s'assimiler, constituent le véritable noyau de la race des Slaves. Les trois tribus les plus pures et les plus anciennes de cette famille : Lecho-Chrobates, Lettes et Ruthèniens, s'y trouvent fondues par quatre siècles et demi de communauté historique, en une nation centrale, insécable, inébranlablement assise sur l'isthme capital de l'Europe, franche de toute alluvion étrangère, et qui, par là, confère à son dominateur, prise de corps et d'âme sur toutes les autres tribus de cette race, en dehors et malgré toutes les conventions écrites. Et d'abord, l'homogénéité politique, religieuse et sociale de la Pologne, fait que celui des trois copartageants qui en possède les quatre cinquièmes, se sent forcément appelé à en posséder le reste ; puis, que par cette possession anticipée, il pense, commande et agit en héritier présomptif de toute la Slavie. A son tour, le reste de cette race, asservie depuis le Moyen-Age par les Varègues, les Mongols, les Turcs et les Allemands, s'est en quelque sorte conservé adolescent et plein de sève dans la glace de sa servitude, pour ne reprendre que de nos jours, le cours de sa vie impatiente et attardée. Toute cette race de 85 millions d'hommes couvrant les trois quarts de la surface européenne, et unie par le même idiôme, les mêmes rancunes et les mêmes prophéties, s'agite dans l'attente perplexe de son Mahomet ou de son Messie. La Russie lui promet la conquête matérielle du monde, sous condition d'unité compacte dans l'obéissance, et s'offre pour être son Mahomet ; la Pologne, antithèse de la Russie, lui promet la Liberté dans une fédération de nationalités distinctes, pacifiques et équilibrées ; elle s'annonce donc comme son Messie : mais toutes deux s'obligent à l'affranchir de la suprématie des autres races, et à lui donner son tour d'initiative dans les annales de l'humanité. L'on conçoit alors quel impérieux intérêt a la Russie à détruire s'il est possible cette concurrence, cette antithèse polonaise

en l'absorbant d'abord dans son empire, puis en s'en servant contre les autres nationalités particulières de la Slavie. L'on comprend également pourquoi les Tsars aident la Prusse et l'Autriche à détruire cette religion rivale dans leur part de démembrement, jusqu'à ce que l'heure sonne pour la Russie, (et elle n'est pas encore sonnée) de soulever sans concurrence, ce que l'on appelle le Panslavisme, contre l'Allemagne et contre le monde.

En dehors de la Russie et de la Pologne, exprimant les deux pôles historiques de la race slave, et donnant à celle-ci, à choisir entre deux destinées diamétralement opposées, cette race ne présente encore que des nationalités rudimentaires, passives et malléables, qui assistent à la lutte des deux champions avec l'irresponsable insouciance de leur âge, prêtes à suivre le plus heureux et le plus fort. Si l'Occident, pour lequel, aux dates près, il y va tout comme à nous de la vie ou de la mort, aide à temps la Pologne à se dégager des engrenages panslaviques qui déjà l'ont saisie par tous les bouts de son linceul, toutes les autres parties de la Slavie se trouveront sauvées et affranchies par dessus le marché, sans qu'elles aient même à se donner la peine de rechercher comment ce salut leur est venu. Le mécanisme écrasant et dévorant de la Russie une fois décomposé par la séparation de la Pologne, c'en est fait pour jamais du panslavisme, de l'autocratie conquérante, des périls perpétuellement suspendus sur la maturité pacifique de l'Europe. L'Orient tout entier fait volte face, et au lieu de déborder confondu sur l'Occident, se case, s'assied, et accomplit sur place le libre développement de ses diverses nationalités. Du monstrueux assemblage que l'on appelle l'empire de Russie, se dégage parmi les autres, et au même titre, une nationalité réelle, fondamentale, appelée la Moscovie, et qui aura désormais pour mission, si le cœur lui en dit, de faire de l'est européen, et du nord de l'Asie, le pendant de l'Amérique septentrionale.

Mais si c'est la Russie qui prévaut dans ce duel humanitaire, toutes les nations slaves emportées par le torrent victorieux, comme des troupeaux submergés, toutes confondues en une seule et effroyable armée communiste, sous le plus impétueux despotisme qui se soit jamais vu sur la terre, s'abattront à la fois sur l'Allemagne et sur la Turquie, écrasant toutes les tardives et hésitantes résistances de l'Occident sous la masse de leur servile discipline et de leur unanimité ethnographique. La Pologne une fois assimilée à l'empire Russe, tous les contre-poisons, tous les avertissements, toutes les promesses de liberté adressés aux Slaves par l'Occident, se perdront dans le tumultueux vertige de ce débordement ; car la Pologne exceptée, aucune de ces tribus ne se souvient d'avoir été indépendante et n'a le sens personnel des bienfaits de la liberté politique. Elles n'ont pour leur compte que l'expérience du joug social des Turcs et des Allemands ; de sorte que le Tsar le plus absolu, pourvu qu'il les délivre de ce seul joug séculaire qu'elles comprennent et abhorrent, sera pour elles plus qu'un Libérateur, puisqu'il sera un vengeur.

En présence de cette tempête ethnologique soulevant les flots des Bulgares, des Serbes, des Bosniaques, des Monténégrins, contre la domination turque ; 17 millions de Galliciens, de Slovaques, de Serbes, de Moraves, de Bohêmes, de Croates, de Dalmates et d'Illyriens contre l'Autriche ; quatre millions de Lettes, de Kassoubs, de Poméraniens, de Posnaniens, de Silésiens, et de Lusans contre la Prusse ; en présence de cette aveugle et furieuse vengeance refoulée sur le Sud et le Centre de l'Europe par le fanatisme discipliné des Russes, confondue avec la vaillance asservie des Polonais, que pourront et que deviendront les plus savantes combinaisons de la diplomatie ? A quoi serviront tous les équilibres fondés sur des conventions de Cabinet et sur l'oppression des autres nationalités ? Où l'Occident cherchera-t-il, à cette heure suprême ; des auxiliaires contre le flux d'une race entière arrachée à ses assises, et qui seule peut l'être en Europe, parce que seule elle n'y possède rien et a tout à reprendre à ses spoliateurs ? Seront-ce les Grecs, qui en Turquie feront contre-poids aux glaces du Danube ? Seront-ce les Roumains, les Hongrois et les Italiens qui arrêteront la ruine de l'Autriche ? Seront-ce les Rhénans qui iront combattre l'avant garde posnanienne de la Panslavie ?

Reste, nous direz-vous, pour boire et dissoudre ce déluge, l'alliance permanente de la France et de l'Angleterre. Admettons ce mariage éternel, en dépit des fâcheuses expériences de l'inconstance humaine : à quoi leur servirait toute leur stratégie concourante et maritime contre cette révolution continentale ? S'obstineront-elles à stationner dans la Mer Noire, lorsque les Bulgares et les Grecs accourront former d'eux-mêmes sur le Bosphore l'autre avant-garde de l'empire Panslavique ? Pèseront-elles plus sur les états Scandinaves par des croisières de quatre mois, que la Russie, terreur et suzeraine de l'Allemagne, par douze mois d'obsession et de vigilance continentales ? L'immuable neutralité du Danemarck pendant toutes les guerres de l'empire, ne suffirait-elle pas pour démontrer que les états amphibies sont toujours obligés de subordonner leurs intérêts maritimes à leurs craintes et à leurs attractions continentales ? Tous les états côtiers ne tomberont-ils pas toujours sous la volonté de celui qui règnera au centre de leur système ? Supposons que Napoléon fût parvenu à réaliser son blocus continental, à dominer par terre toutes les rives de l'Europe sans conserver lui-même un seul vaisseau, que fût devenue bientôt la puissance navale et coloniale de l'Angleterre, assiégée entre cette interdiction et la concurrence Américaine ? A quoi bon les plus foudroyantes *Copenhagues* et *Trafalgars*, contre qui peut vous répondre par des *Austerlitz* et des *Friedlands* chroniques, interminables ? Eh bien, le Panslavisme, avec l'assimilation de la Pologne pour commencement, c'est *le système continental* de la Russie, mais bien autrement rationnel et inquiétant que le grand feu de paille de Napoléon, car il repose non pas sur la loterie des batailles, et le passage d'un météore, mais sur des cataclysmes ethnologiques qui gagnent des campagnes en perdant des batailles, et sont bien assez *Napoléon* eux-mêmes, pour

se passer de Napoléons. Il est vrai que comme toutes les colères anonymes de la nature, celle-ci est au service du plus avisé, et peut tout aussi bien ensevelir les Tsars que l'Occident ; mais il n'en devient que plus évident alors, que si l'Occident ne se dépêche pas de s'approprier le cratère polonais, les Tsars, eux, s'en feront bientôt un Vésuve panslavique, peu sensible aux naumachies pompeïennes.

C'est alors seulement que maîtresse, non plus de deux lacs vaseux et bouchés pour y couler ses pontons, mais d'un développement de côtes incommensurable, de populations véritablement maritimes, de ressources et de communications illimitées, des clefs de tout le pourtour de la presqu'île Européenne, pouvant accomplir en cinq ans ce que Pierre, Anne, Elisabeth, Catherine, Alexandre et Nicolas ont à peine commencé en cent cinquante : la Russie panslavique, suzeraine des Grecs, des Scandinaves et des Allemands, ne vous refusera plus les batailles navales ; elle ira plutôt les chercher dans vos eaux, en y donnant rendez-vous aux Américains, avec lesquels rien ne l'empêchera, et tout la convie à se partager le globe. Pour convertir en réalité diluvienne ce rêve de notre imagination, radoterie comme l'était l'imagination du bonhomme Noé parlant aux hommes d'Etat de son temps, il ne faut que l'une de ces deux choses : ou tout de suite une paix extrêmement avantageuse pour vous, une paix qui vous endorme dans un triomphe illusoire, ou la continuation de la guerre telle que vous l'avez faite jusqu'à présent. Le *blocus continental* du Tsar s'accomoderait mieux de la première ; mais, à défaut de *cet armistice de Pletwitz*, la seconde lui va aussi. Continuez donc, s'il vous plaît.

Sur quoi, se demande-t-on, compte la Russie, depuis que ses plans semblent être dévoilés, l'alliance Anglo-française assurée et les puissances allemandes chaque jour davantage compromises dans cette coalition ? Elle compte sur trois grandes probabilités : 1° Qu'avec la lassitude d'une guerre sans issue, ce qui a fait *l'entente cordiale*, la défaira. 2° Que, cette lune de miel durât-elle au-delà de toute habitude, comme la France et l'Angleterre ont depuis long temps terminé et oublié leur âge de transformation ethnologique, elles ont perdu le sens du péril dont les menace ce genre de révolution dans le monde d'Orient, et sont par conséquent incapables d'attaquer leurs ennemis au vrai défaut de sa cuirasse. 3° Que si la France et l'Angleterre se trouvent désarmées par l'ignorance de ce péril, les puissances allemandes se trouveront également désarmées par la trop grande connaissance, et par la trop cruelle peur qu'elles en ont.

Ce troisième gage de sécurité pour le Tsar mérite la plus vive attention ; car combiné avec le préjugé diplomatique qui veut absolument mettre de moitié l'Allemagne dans toute guerre contre la Russie, il rendrait celle-ci éternellement et pour ainsi dire mathématiquement inattaquable.

A la fois complices et débitrices de la Russie pour leur part de Slavie, subalternes de la Russie dans l'imprescriptible hiérarchie des traités de Vienne, de Münchengrætz, et de Cracovie ; arcboutées par la

Russie contre les vents révolutionnaires de l'Occident, mais prises à dos par la Russie si l'Occident les attaque ; immédiatement écrasées par devant si l'Occident les soutient, mais écrasées des deux côtés si elles restent isolées, ces tristes puissances allemandes, n'ayant que le choix de leur mort, ont choisi la mort lente d'un vasselage inébranlable envers la Russie, laquelle n'a nulle peur sérieuse de leur révolte, car elle sait qu'au moment décisif, les malheureuses accepteront toujours comme pis-aller, de s'associer à sa fortune pour en ramasser les miettes. Le métier est dur, mais du moins leur est-il familier, et elles l'abandonneront difficilement, pour courir les risques de nouveautés, dont nulle science officielle ne saurait calculer d'avance les effets. En faisant miroiter aux yeux de l'Autriche quelque lambeau de Turquie, aux yeux de la Prusse la suprématie de l'Allemagne, en effrayant toutes les deux par l'ambition conquérante de la France et le fantôme inensevelissable de ses révolutions, le Tsar, vigilant à épier leurs longues heures de défaillance, aura toujours raison de leurs mutineries éphémères ; car chez les deux états artificiels, vivant d'expédients et d'empirisme, toute prévoyance s'arrête aux embarras du moment, et le jugement est incurablement faussé par les plis d'une dépendance séculaire.

La diplomatie occidentale ne pouvant rien concevoir aux terreurs ethnologiques qui agitent ces deux Etats, s'imagine les enhardir contre leur tyrannique créancier, en leur offrant contre lui l'appui défensif de la France et de l'Angleterre ! Belle consolation pour la maison de Hapsbourg-Lorraine, quand l'océan déchaîné du panslavisme battra de ses vagues furieuses les murs de Trieste, de Vienne et d'Egra ; pour la maison de Hohenzollern-Brandebourg, quand Custrin, Stettin et Breslau reprendront leurs vrais noms et leurs vrais défenseurs ? Aussi la diplomatie occidentale ne saurait-elle se figurer, malgré tout son esprit, combien elle impatiente et compromet ces pauvres et fières maisons en leur proposant une semblable mésalliance.

Que doit-elle donc leur proposer, pour ne pas les désobliger et ne pas s'en faire des ennemis implacables au jour des revanches de la Russie ? Tout au plus une neutralité armée, qui durera jusqu'à ce que quelque catastrophe désarme les pénibles et ruineuses expéditions de la Mer Noire et de la Mer Baltique. Mais cette neutralité armée elle-même, suspendant jusque là son épée de Damoclès sur la sécurité de ces expéditions, n'est-elle pas plus profitable au Tsar qu'aux alliés de la Turquie ? N'est-il pas manifeste, par exemple, que l'invincible résistance en Crimée tient uniquement à la libération de Gortschakow sur le Pruth, par la présence d'Autrichiens au lieu de Turcs dans les principautés Danubiennes ? N'est-il pas également démontré que, depuis le blocus des rives Baltiques, toute la vitalité commerciale de la Russie tient aux complaisances prussiennes du transit continental ? Peut-on contester surtout que, l'inaccessibilité de la Pologne garantie, soit par cette neutralité, soit bien mieux encore par une alliance défensive des états allemands avec l'Occident, rend : 1° la Russie complétement invulnérable ; 2° les plus grands succès de

ses ennemis partout ailleurs complétement illusoires ? Aussi bien, si les deux années de coûteux et sanglant apprentissage que viennent de s'infliger bénévolement les puissances occidentales, leur ont servi à quoi que ce soit, c'est à leur prouver que la Russie est un adversaire qu'elles n'ont ni vaincu, ni arrêté un seul instant dans ses revanches ténébreuses, tant qu'elles ne l'auront pas abattu, démembré et dénudé pièce par pièce, nationalité par nationalité, jusqu'au noyau moscovite de sa structure.

Mais alors on se demande, que faire pour vaincre, c'est-à-dire pour dissoudre la Russie sans passer sur le corps de l'Allemagne, et sans provoquer par-là, contre la France, avant d'avoir égratigné la Russie, une coalition continentale dont les plus fraternelles tendresses navales de l'Angleterre ne sauraient la préserver ? A question semblable, il n'y a, et il n'y aura jamais qu'une réponse : *Soulever la Pologne Russe sans le concours des Puissances Allemandes, et sauver ainsi ces dernières comme les chirurgiens sauvent leurs patients : sans elles et malgré elles.* On ne pourra jamais obtenir de ces malades de corps et d'esprit, auxquels la colère tient lieu de courage, et la défiance de raison, qu'elles se débarrassent par leurs propres mains de leurs infirmités, même les plus gênantes et les plus dangereuses ; mais si on a l'adresse de les en soulager sans leur participation, on leur fera recouvrer la raison et le courage en sus de la santé. La Prusse et l'Autriche ne tiennent à leurs bosses polonaises que par émulation envers la Russie, et cette coquetterie aussi odieuse que bizarre les empêche de reconnaître que ce qui, pour le monstrueux tempérament du Tsarat, constitue un organe essentiel, n'est pour elles qu'un cruel fardeau. Qu'on les sauve donc de la Russie, et elles voudront être faites comme tout le monde.

Or jamais la Providence n'a jalonné l'itinéraire d'une croisade occidentale en faveur de la Pologne, de fanaux plus lumineux par les deux mers auxquelles s'appuie cet isthme européen. Que si les puissances germaniques y trouvaient encore à redire, c'est que décidément elles ne mériteraient pas plus de vivre que la Russie, et ne chercheraient qu'un prétexte de guerre contre l'Occident. Mais avec l'itinéraire maritime choisi par la France et l'Angleterre pour soulever la Pologne Russe, la Prusse et l'Autriche chercheraient certainement une issue à leur querelle d'allemand ; et bien avant que leur malveillance ait le temps de se convertir en folie agressive, une Pologne calmante leur serait déjà administrée tout le long du système nerveux. Dans cette combinaison, ni la Prusse, ni l'Autriche ne sauraient soulever la moindre susceptibilité germanique, le moindre petit 1813 contre l'Occident. Dès qu'elles s'apercevraient que l'on peut, et surtout que l'on veut résolument se passer des haines comme des amitiés de l'Allemagne pour rebâtir une Pologne par Riga et par Odessa, elles en prendraient bientôt leur parti. Rien ne prouve même qu'à mesure qu'elles se sentiraient guéries et abritées des bises Sibériennes par un rempart Polonais, elles ne reviendraient pas de leurs préjugés contre

cet édifice humanitaire et n'ouvriraient pas bénévolement leur Zollverein au passage des matériaux de l'Occident ; voire, qu'elles n'ajouteraient pas un bout de contingent York et Schwarzenberg à la croisade. Seulement cette fois-ci, une Pologne préalable aidant, ce contingent ne pourrait plus recommencer les mauvaises plaisanteries de 1812 et de 1813.

Dans toutes les suppositions imaginables, il faut cette Pologne, à l'état quelqu'embryonique qu'on le voudra, mais déjà militante et préalable, pour n'avoir plus à s'inquiéter ni de la bonne, ni de la mauvaise humeur des puissances allemandes. Tant que vous n'aurez pas pris Riga et Odessa pour bases, les vallées du Dnieper et de la Dzwina pour lignes d'opérations concentriques, une force polonaise pour avant garde et, soit Brzesc Litowski, soit Smolensk pour dernier point objectif, ces puissances seront toujours d'une mauvaise humeur dont elles prétendront vous faire payer les désagréments. Elles vous marchanderont aigrement, pour vous le refuser à la fin, même la permission de prononcer le nom de la Pologne. Si elles n'osent pas interdire la voie du Danube à une armée française qui trouverait plus commode d'attaquer la Russie par la Vistule que par la Crimée, elles lui estimeront cette faveur à des prix si élevés, elles lui en feront une obligation de gratitude tellement onéreuse et importune, elles l'ennuieront tant en chemin de leurs doléances, qu'arrivée enfin en Pologne, cette armée aura complétement oublié pourquoi elle y est venue, et jurera de ne plus jamais y retourner que par Anapa ou Petro-Pawlosk. Une armée Occidentale qui s'engagera dans cette voie, sans avoir préalablement insurgé la Pologne Russe à l'aide d'expéditions maritimes, se placera exactement dans la situation des Croisades, ayant à traverser l'empire, l'hospitalité, et la diplomatie des Comnènes, pour aboutir en terre sainte ; seulement sa foi n'étant pas aussi vive que celle de Pierre l'hermite et de Conrad III, elle en aura assez d'un premier essai, et à peine aux sources de la Vistule, elle conviendra avec Monsieur Thiers que décidément "cette damnée Pologne *est insaisissable.*"

C'est qu'en effet, tout ce que l'on prend par le mauvais bout et à travers autre chose est insaisissable. Mais saisissez un peu cette même Pologne par ses deux anses maritimes du Sud et du Nord, sans en demander la permission à aucun intermédiaire, et l'aide des intermédiaires vous viendra par dessus le marché. N'ayez seulement rien à demander aux puissances allemandes, et vous verrez l'étonnante quantité de services qu'elles avaient à vous offrir ; découvrez le moyen de vous passer complétement d'elles pendant trois mois en Lithuanie ou en Podolie, et ce seront elles qui vous trouveront tiédes et lents à leur rebâtir une Pologne contre la Russie.

Or, ce moyen, vous n'avez pas besoin de le découvrir, car vous l'aviez dès le premier instant de vos hostilités contre le Tsar. Vous le tenez à deux mains pour la première et peut être pour la dernière fois dans les annales des conflits européens, depuis que par une combinaison d'alliance qui ne s'était jamais produite auparavant, vous pouvez, sur le continent tenir l'Allemagne en respect sans la fâcher, et par mer, aborder en Pologne sans obligation pour personne.

Il est vrai que ce moyen étant trouvé, si vous éludez la seule et franche manière de vous en servir, c'est encore comme si vous n'aviez rien trouvé du tout. Or ce serait le cas, quand même vous vous seriez emparé de Riga au lieu d'attaquer Cronstadt, et d'Odessa au lieu d'assiéger Sébastopol, mais sans autre malice que celle de vexer le Tsar et de convaincre la Conférence de Vienne de la portée de vos canons. Cette portée est connue, et ce n'est pas sa puissance qui fait doute dans l'esprit des préservateurs de la Russie ; ce qu'ils espérent, c'est que vous ne la mettrez jamais au service d'une restauration polonaise, fussiez-vous maîtres non pas seulement de Riga et d'Odessa, mais encore de Varsovie. C'est cet espoir, fondé sur tout ce que vous faites depuis deux ans, qu'il faut vous hâter de mettre à néant, si vous ne tenez pas à une paix qui : 1° donnerait à la Russie tout ce que la guerre l'empêcherait d'obtenir, 2° romprait à tout jamais l'alliance occidentale, 3° jetterait à tout jamais la Pologne dans les bras du Panslavisme.

Donc ce ne serait pas plus la peine de prendre Riga et Odessa, que de lâcher Kronstadt et Sébastopol, si vous n'étiez pas parfaitement décidés et préparés à en faire les deux mèches d'un embrasement polonais à travers l'isthme entier qui les joint. Or cet embrasement luimême, implique des conditions dont nous ne voulons vous dissimuler ni la gravité ni l'étendue, car nous nous abstenons de toute diplomatie, et laissons l'exercice de cet art à plus entendus que nous.

La première de ces conditions, c'est qu'en envoyant vos canons à Riga et à Odessa, vous sentiez tous, millions que vous êtes, nationalement et solidairement, que ce ne sont pas seulement comme sur les côtes d'Afrique et d'Asie, *des comptoirs* que vous y allez établir ; mais bien que c'est une puissance alliée, souveraine, libre et transmettant sa liberté à tous les vassaux de la Russie, que vous allez y ressuciter. Si cette perspective vous réfroidit, mettez que nous n'ayons rien dit ; ne dérangez pas vos canons et signez à Vienne les trois articles de la paix ci-dessus.

Que si par un de ces élans prophétiques de patriotisme qui valent toute réflexion, et qui, bien plus sûrement que la diplomatie et les comptoirs, donnent l'empire du monde, vous franchissez ce premier fossé et acceptez les frais d'une *vraie Pologne*, ne vous croyez pas déjà au bout de vos épreuves. Il vous faudra encore savoir soulever cette puissance à la fois délicate et formidable que l'on appelle une nation, et dont Napoléon I, avec tout son génie militaire et gouvernemental, n'a jamais su tirer que des escadrons et des bataillons, pareils à tant d'autres, inutiles comme tant d'autres. Or toutes les méprises de ce grand Capitaine, dès qu'il fut sorti de son vieux monde de Charlemagne, sont venues de ce qu'il n'était né qu'avec les sens de ce monde là, et qu'il était complètement incapable de comprendre le nationalisme slave en général, et le patriotisme polonais en particulier. Les avertissements

qu'il recevait à cet égard soit des Polonais, soit de la Providence, l'impatientaient, l'irritaient, sans éclairer son entendement. L'on peut dire qu'il périt par inintelligence de la Pologne. Ces avertissements et cet entêtement mortel doivent du moins servir de guide à la génération que Dieu a fait naître pour racheter ses fautes. Or il y a aujourd'hui sur les moyens de restaurer la Pologne, deux avis diamétralement opposés, et qui sont, le premier une exagération des fautes de Napoléon, le second une puérile fanfaronnade.

Le premier vous dit : "Relevez une Pologne, mais sans les Polonais ; confiez cette œuvre à la sagesse discrète de la Diplomatie, et ne laissez pas les morts se mêler de leur résurrection, parce qu'ils gâteront tout." Le second vous dit : "La Pologne se passera de tout appui étranger ; laissez-la faire elle même son insurrection, et tenez vous seulement prêts à mieux la soutenir qu'en 1830."

Nous ne relèverons point tout ce qu'il y a d'hypocrisie ou d'aveuglement dans le premier de ces deux conseils ; mais le second mérite une réponse parce qu'il peut être sincère et venir seulement de l'ignorance réparable de ceux qui vous le donnent, au sujet de l'état dans lequel se trouve actuellement la Pologne.

Eh bien non, sachez le, la Pologne ne s'insurgera point, sans qu'une main armée, mais polonaise, lui soit tendue du dehors. Elle ne s'insurgera point de son mouvement propre et spontané, parce que son organisme social et national se trouve à ce moment décomposé, du moins matériellement, comme nous tendons de notre côté à décomposer la monstreuse machine du Tsar, pour la rendre inoffensive. Ses provinces sont pour ainsi dire désarticulées et gardées solidairement par ses trois démembreurs. Sa population est également démembrée en instrument passif de tyrannie, en patriotes bannis, enchaînés ou désarmés, et en esclaves économiques dont la vie et le travail n'engraissent que la conquête. Toute la population virile est fondue dans les trois armées de la Russie, de l'Autriche, et de la Prusse : 300 mille hommes dans la première, 100 mille dans la seconde, 60 mille dans la troisième. C'est chez ces trois receleurs qu'il faut chercher les 460,000 soldats de la prochaine armée polonaise. Les 150 mille paires de bras que l'on pourrait encore arracher dans toute la Pologne à la charrue, sans faire périr de faim au bout de six mois les combattants, se lèveront, mais ne se lèveront pas d'eux-mêmes, à tâtons, dans les ténèbres, disséminés et écrasés qu'ils sont sous une double oppression politique et sociale. A la place de ce demi-million de Polonais, enlevés ou paralysés, pendant vos deux années de distraction s'est amoncelé, sur ce dernier et Suprême Champ de bataille de l'humanité, un demi million de garde-tombeaux qui jusqu'à ce que les cimetières de la Pologne s'entr'ouvrent sous leurs pas, ne forment qu'une seule et même armée. Ce sont, veillez y bien, toutes les forces d'élite du même empire moral. Tandis que vous les cherchez aux extrémités de la Russie et dans des camps différents, elles se sont tendu silencieusement la main au centre de l'Europe, se relevant mutuellement à la garde de l'autel renversé

qui a reçu le serment de leur éternelle alliance. Voilà pourquoi cet autel ne se redressera point tout seul en ce moment.

Mais à ce démembrement, à cette oppression, à cet empêchement purement mécanique, quel que pesant qu'il paraisse, il y a un remède aussi simple que souverain : c'est de dissoudre chimiquement le plus lourd des trois fardeaux qui immobilisent la Pologne, en lui soutirant l'élement polonais qui fait toute sa consistance ; c'est de décomposer l'armée russe à l'aide d'une force armée polonaise quelconque, comme l'on réduit en poussière les corps les plus durs et les plus volumineux par le contact de l'oxygène. Seulement pour recueillir ce dissolvant à l'état libre et actif, il faut le chercher non pas dans les limites géométriques de la Pologne d'où il est banni, mais hors de ces limites, dans l'émigration polonaise.

C'est avec, et ce n'est qu'avec l'Emigration polonaise, que l'on brisera le premier anneau des chaînes qui maintiennent la nation couchée vivante dans son triple sépulcre.

Remarquez que l'émigration polonaise est un organe sommaire, donné par la souffrance elle-même à tous les phénomènes du supplice de la Pologne. Ce n'est, comme plusieurs autres émigrations, ni un parti vaincu dans la guerre civile, ni quelques nobles débris échappés seuls à la destruction d'une armée, ni un trop plein de population allant coloniser des terres étrangères, ni une caste particulière et limitée : C'est l'élite inépuisable, illimitée et perpétuelle de toute la société polonaise ; c'est la manifestation libre et fidèle à l'extérieur, de toutes les pensées et de toutes les forces paralysées à l'intérieur par la tyrannie. Il en résulte que cette émigration n'a point d'âge et de chiffres arrêtés, car elle représente sans cesse toutes les générations qui ont essayé de secouer leur joug depuis 1830, et représentera toutes celles qui suivront, jusqu'à ce que leur infatigable martyre lasse les infatigables rigueurs de la Providence. Ne gardant pour son usage interne que ses organes de douleur, de patience et de servitude, la nation polonaise communique aux autres nations toutes ses espérances militantes et résurrectionnelles par cette ambassade perpétuelle et plénipotentiaire. Aussi, lorqu'on veut savoir ce que la Pologne toute entière, espère, désire et promet, il est inutile et sans effet de s'adresser à la nation encore baillonnée et séquestrée ; son émigration répond et agit pour elle, jusqu'à ce que la nation puisse librement disposer de son être.

Mais l'émigration polonaise n'est pas seulement le Verbe de la Pologne, c'est aussi son épée. De cette épée, la Russie n'a que la pointe dans le corps ; la garde en est hors de la Russie et hors de la Pologne, et quiconque saura la saisir, transpercera la Russie et deliera la Pologne du même coup. Ce que vous voyez parmi vous de cette expansion militante de la Pologne depuis 23 ans, n'est que l'avant garde mobilisée de la nation ; avant-garde inséparable des réserves sans fin qui n'attendent qu'un roulement de tambour pour s'aligner sur elle. Le chiffre de l'émigration accomplie et errante en France, en Suisse, en Belgique, en Algérie, en Orient, en Angleterre, en Amérique et jusqu'en Austra-

lie, ce chiffre est indifférent à l'évaluation de la force militaire que l'on pourrait en tirer ; car sans solution de continuité, viennent derrière elle : 1° L'émigration pendante dans la Pologne Prussienne et dans la Pologne Autrichienne, échappée au recrutement moscovite et nombreuse exactement en raison du plus ou du moins d'espoir qu'elle a de former une armée polonaise hors de la Pologne. 2° Tout ce qui attend dans la Pologne russe, son tour de prendre la place de la précédente. 3° Tout ce qui attend dans les rangs des armées russes, autrichiennes et prussiennes, l'apparition d'un drapeau polonais à l'horizon de la politique européenne. La force numérique et *militarisable* de l'émigration polonaise, n'a donc d'autres limites que la nécessité reconnue par la conscience nationale, de déléguer à l'extérieur, les agents et les fonctions d'affranchissement, qui dans l'état actuel des choses ne sauraient immédiatement trouver d'emploi à l'intérieur. Il dépend entièrement de la sollicitude et de la sincérité que les autres nations intéressées au salut de la Pologne mettront à consulter cette conscience, d'utiliser ou de désarmer l'émigration polonaise dans la guerre que vous faites à la Russie. Si comme Napoléon 1er, et actuellement encore certains recruteurs désavoués par notre conscience nationale, vous ne cherchez dans l'émigration Polonaise qu'une suppléance matérielle, que de sourdes et aveugles machines de guerre pour remplacer celles que les boulets ou le choléra vous ont ravies, l'émigration ne vaut rien et restera insaisissable pour cet office. Vous y trouverez comme dans toute émigration quelques immorales et besoigneuses individualités qui vous demanderont de l'argent et des grades ; les moins dépravés, de l'argent seulement, pour ne vous fournir en échange ni plus, ni moins de sang, que ne vous en donnerait le quart d'un cheval de dragon, acheté de vos propres maquignons à moitié de ce prix. Croyez en notre expérience, et achetez des chevaux. Les vrais soldats, ceux qui ne donnent leur épée qu'avec leur cœur, vous refuseront l'un et l'autre, et vos ennemis en profiteront pour vous persuader qu'il n'y a pas plus d'émigration, que de nation polonaise.

Mais si vous entendez par émigration polonaise, ces infatigables messagers d'alliance que la Pologne ne cesse depuis vingt-trois ans de déléguer du fond de sa tombe à tous les peuples et à tous les gouvernements libres, pour les convier à sa résurrection ; cette âme invulnérable et immortelle de la nation, échappée à toutes les sensations comme à tous les découragements de la servitude ; cette chevalerie errante de la Liberté qui n'a jamais failli à ses vœux de sacrifice et n'a reculé encore devant aucune épreuve de ses statuts ; si respectant la sainteté de ces vœux et de ces statuts, si acceptant l'émigration polonaise pour ce qu'elle est réellement, vous n'y cherchez autre chose qu'un franc levier de soulèvement et d'organisation militaire pour la Pologne et en Pologne exclusivement, alors votre loyauté sera récompensée par la seule victoire décisive qu'il soit possible de remporter sur la Russie, et par la seule paix qui ne soit pas pour vous une défaite.

A un appel de cette nature et de cette autorité, l'émigration polonaise répondra par son ban et son arrière-ban. Plantez n'importe où vous voudrez *une aigle blanche sur champ amarante*, et elle sera aperçue au même instant par tous les proscrits polonais, de tous les points du globe, mieux que le soleil, qui ne peut être vu que d'un hémisphère. Au même moment, et sans plus d'hésitations que les oiseaux voyageurs dont l'heure de départ a sonné, ils s'élanceront de leurs plus obscures retraites, de leurs plus dures entraves, des régions proches ou lointaines où nulle police ne soupçonnait leur existence, fidèles au signal et au rendez-vous que tous se sont donnés, en enterrant leurs armes sous le seuil de la Patrie.

A ce rendez-vous de croisade, qu'aurez-vous à ajouter pour affranchir le Saint Sépulcre de la Pologne ? — Bien moins certainement que pour dresser des mercenaires sans patrie, et qui faute de patrie, se tromperont de drapeau au premier désagrément qu'ils éprouveront sous le vôtre. Tout ce que demande à votre fraternité une légion vraiment polonaise, c'est un étrier pour remonter à cheval, un bout d'arsenal, la dîme saladine de ces monceaux de fusils et de canons, de poudres et de boulets, qui employés comme vous le faites, n'ont pas encore entamé une seule tour de Cronstadt, et qui employés comme vous le pourriez, auraient déjà ouvert à travers toute la Russie, une brèche large comme la Pologne !

Donnez-nous donc un pied-à-terre pour y déployer notre drapeau, des armes pour nous et le pays que nous allons affranchir, le choix des chemins qui doivent nous y conduire, l'appui et l'escorte de vos escadres jusque là ; faites pour relever une Pologne, le quart de ce que vous avez fait pour affranchir l'Espagne et la Grèce ; risquez pour le salut d'une nation entière ce que Pitt a prodigué aux revanches d'un misérable parti ; faites pour votre sécurité perpétuelle en Europe et en Asie, ce que tous les jours vos capitaines de vaisseaux font pour la sécurité du commerce chinois ; notre alliance ne vous en demande pas davantage. Coalisés, accomodants, payant comptant, avec notre sang, sauf à nous rembourser sur l'ennemi, nous vous coûterons pour nous délivrer à jamais de la guerre par la victoire, le tiers de ce que vous demande la diplomatie pour ne jamais la terminer, et à peine le centième de ce que vous a coûté l'épée de l'Autriche, pour perdre à vos frais les batailles de Marengo, d'Austerlitz et de Wagram.

CONCLUSIONS.

I.— La Russie étant une puissance essentiellement continentale et ne pouvant prétendre sérieusement à aucune expansion maritime, avant d'avoir étendu et assis sa domination sur toutes les côtes grecques et

scandinaves, attaquer ses extrémités navales, ne mène absolument à rien.

II.— Cette puissance continentale de la Russie, reposant toute entière sur le démembrement de la Pologne, la Russie n'est vulnérable que dans sa part de Pologne.

III.— Mais ce côté vulnérable de la Russie étant continentalement préservé par la complicité des puissances allemandes dans le partage de la Pologne, le Tsar garde au moyen de sa conquête à la fois une suzeraineté inébranlable sur l'Allemagne, le protectorat du Panslavisme, et la certitude de ressaisir à la longue, par terre, non seulement tout ce que l'on parviendra à lui enlever sur ses côtes actuelles, mais encore les deux clefs navales du littoral européen.

IV.— Aussi pour atteindre ce seul côté vulnérable et accessible de l'empire Russe, faut-il éviter d'en demander la permission aux puissances allemandes, et prendre un chemin qu'elles ne puissent pas interdire. Alors seulement que ce chemin sera trouvé et la restauration de la Pologne engagée sans elles, ces puissances denieront leur vasselage à la Russie et entreront forcément dans le concert occidental.

V.— Or ce chemin latéral est trouvé, dès le jour où les escadres alliées sont entrées dans la Mer Noire et dans la Mer Baltique ; puisque la Pologne est l'isthme même qui joint ces deux mers et que les deux bouts de cet isthme sont compris dans la part russe de la Pologne.

VI.— Lorsqu'enfin la France et l'Angleterre auront reconnu que les deux extrémités de cet isthme touchent, non pas à Sébastopol et à Cronstadt, mais à Odessa et à Riga, il leur faudra encore savoir comment s'y prendre pour soulever la Pologne par ces deux anses, comment partir de ces deux nouvelles bases d'opérations, pour relever une véritable et utile Pologne contre toute revanche russe.

VII.— Pour leur épargner à cet égard de fâcheuses déceptions, nous avertissons leurs gouvernements que, d'une part, dégoûtée par cinq cruelles expériences de toute résurrection par procédés diplomatiques, dans laquelle elle ne pourrait voir qu'un sixième et mortel démembrement ; que de l'autre, décapitée, dépeuplée et paralysée à l'intérieur par trois oppressions solidaires, la Pologne ne répondra en armes, qu'à l'appel de son émigration déjà armée et descendue sur son sol. Ce sera le retour triomphant de l'ambassade perpétuellement renouvelée et déléguée depuis vingt-trois ans par la nation polonaise, auprès de l'humanité.

VIII.— Donc, toute guerre déclarée à la Russie, ne peut aboutir qu'à des armistices, préliminaires infaillibles de sa victoire suprême, ou bien à l'armement de l'émigration Polonaise, dans le but exclusif de s'ouvrir avec cet avant-garde les deux portes de la Pologne sur la Mer Noire et sur la Mer Baltique.

FIN.



